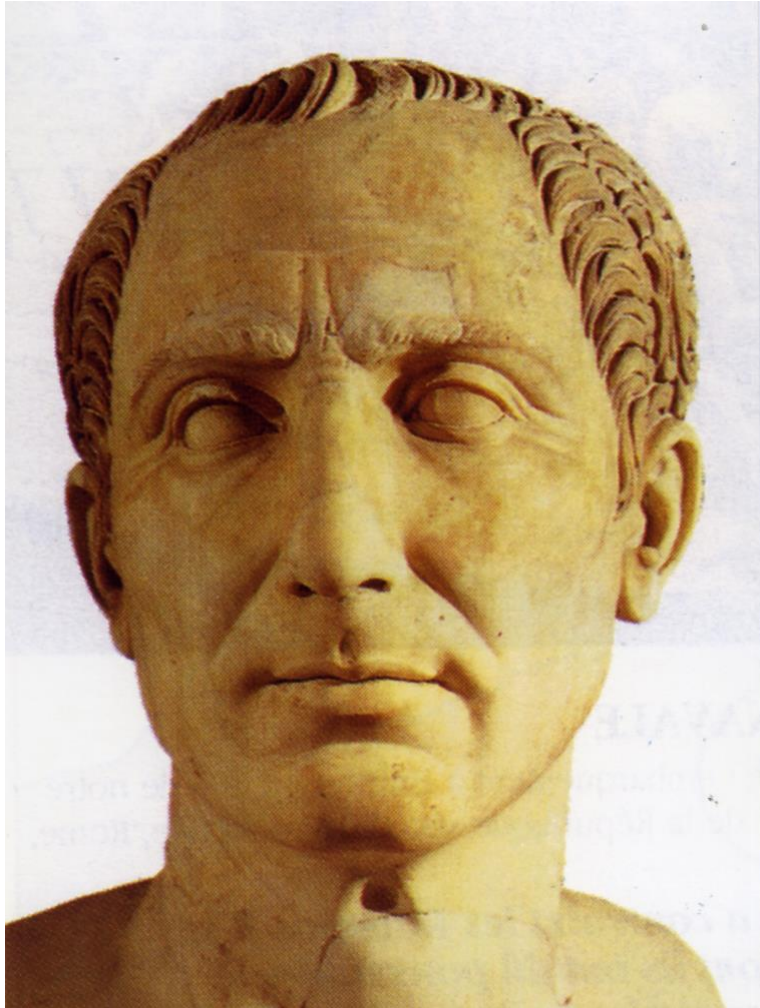


Jules César, un homme plus grand que nature ¹

par Gérard Allard

1. Cette conférence a été prononcée à Québec le 20 février 2019 dans le cadre des activités du Cercle du Savoir au Cercle de la Garnison. La conférence elle-même ne comportait pas toutes les remarques qu'on trouve ici : ont été tués les notes et les références précises qui ne pouvaient pas faire partie d'une présentation orale. En revanche, ce texte ne propose pas les réponses faites à brûle-pourpoint (comme le veut l'orthographe nouvelle) lors de la période de questions, mais trois notes ont été ajoutées pour en tenir compte, du moins en partie.

page 2



Le nom des fous est écrit partout, dit le proverbe. Ce qui suggère que les noms qu'on entend partout sont ceux des fous. Voici, peut-être, le mécanisme secret de cette suggestion. Pour répondre au fait sociopolitique que le nom des grands hommes est sur les lèvres de tous, on, le célèbre Monsieur Tout-le-monde, décrète que les grands hommes sont des fous, qu'ils ne sont pas comme tout le monde et qu'ils sont des monstres : ils sont des hommes plus grands que nature qu'on *monstre* du doigt, et se faire *monstrer* du doigt, parce qu'on n'est pas comme tout le monde, cela n'est pas bien.

Or, dans le cas de César, on a quelqu'un dont le nom est écrit non seulement partout, mais par tous les temps. Le citoyen *Caius Iulius Cæsar* devint un jour *Imperator Iulius Cæsar Divus*². Pour ceux dont le latin est un peu loin, ce citoyen romain, un patricien assez ordinaire, devint Jules César l'Empereur Dieu : l'Empire romain républicain est devenu l'Empire romain impérial par l'action d'un homme-dieu, ou d'un homme devenu un dieu³. En tout cas, le surnom de *Caius Iulius Cæsar*,

2. Sur la divinisation de César, dont le processus s'appelle *apothéose*, voir Suétone, *Vie des douze Césars* I.88-89. Pour l'apothéose de Pompée, voir Lucain, *Pharsale* IX.1 et ss. Pour les apothéoses conjuguées de César et d'Auguste, voir Ovide *Métamorphoses* XV.842-870. Pour un exemple d'apothéose post-politique, voir Ovide *Métamorphoses* XV.871-879. Pour une parodie de l'apothéose politique, voir Sénèque, *L'Apocoloquintose*.

3. Il est plus que légitime de poser la question de la priorité d'Auguste sur César : la république est-elle devenue une monarchie sous le premier ou seulement sous le second ? L'avis des Lucain, Suétone et Plutarque, pour ne rien dire de Shakespeare et de McCullough, est que la montée de César est le point de bascule. Lucain ne mentionne pas Auguste dans son poème sur la transformation de la république en empire monarchique ; Suétone

le quatrième du nom, est devenu un nom commun chez les Romains : il signifiait le chef, c'est-à-dire la tête, de l'empire. Cet empire allait de l'Angleterre, au Maghreb, puis à l'Égypte, et enfin au Sud de la Russie⁴. Ce que les Romains avaient construit peu à peu pendant des siècles fut visité et augmenté de bord en bord par Jules César en quelques années ; après son passage, cet empire allait être consolidé et durer et prospérer pendant quelques siècles encore et devenir le modèle occidental de l'empire, voire l'exemple en soi de la politique.

On comprend alors pourquoi le prestige de l'Empire romain et surtout de celui qui l'a complété, refait et transformé était si grand que le nom de César est devenu aussi celui des rois allemands, les *kaisars*. Mais il faudra ajouter que c'est le cas aussi chez les Russes : leur *tsar* est le fils, par le nom au moins, du César qui a écrit les *Commentaires de la guerre de Gaule* et les *Commentaires de la guerre civile*⁵.

propose l'examen de la vie des douze Césars et non d'onze Augustes et de leur préfiguration ; Plutarque n'a pas écrit de vie d'Auguste, mais une *Vie de César*.

4. Pour parler comme les gens de l'époque, l'empire des Romains allait de la Bretagne, conquise la première fois par Jules César, à la Numidie, annexée par le même Jules César lors de sa lutte avec les forces militaires romaines de son adversaire Pompée, à l'Égypte de Cléopâtre, l'amante de Jules César, qu'il mit sur le trône en renversant son frère après avoir défait ledit Pompée. Le carré de l'empire romain de l'époque de César finissait au royaume du Pont, dont César a dit son fameux *Veni, vidi, vici* (Plutarque, *Vie de César* 50.3) lorsqu'il rentra pour de bon à Rome, le centre de l'empire et qu'il mena un triomphe pour fêter sa conquête du territoire.

5. Il semble qu'il faut ajouter la Serbie, la Bulgarie, la Hongrie, l'empire ottoman et le Tibet pour compléter la liste des civilisations qui ont utilisé le nom de César pour dire leur chef politique. Et

Le nom de César est écrit partout, ai-je dit en reprenant le proverbe. Mais comme dit aussi un autre proverbe, on ne prête qu'aux riches. Voilà pourquoi l'intervention chirurgicale qui sauve la vie des enfants, par opposition à celle, bien différente, qui porte le nom si élégant d'IVG, s'est appelée dans presque toutes les langues européennes une césarienne : on a prétendu que Jules César est ainsi né et qu'il a coûté ⁶ la vie à sa mère ⁷. Plus près de la réalité historique, les plébiscites gagnés d'avance qu'aimaient pratiquer les Napoléon, Hitler et Staline portent le nom *césarien*, en raison des plébiscites du, comme on disait, *popularis* César : tout homme politique, on le devine, voudrait pratiquer ce genre de vérification de sa légitimité, et la popularité est tôt ou tard le sceau des décisions de ceux qui sont tout sauf hommes du peuple. Puis, en passant de *césarien* à *julien*, je termine ce catalogue avec un exemple qui donne encore mieux la mesure démesurée de l'homme devenu un dieu ⁸. Les Romains avaient un calendrier de douze ou de treize mois, de 355 ou de 377 jours : d'une année à l'autre, les autorités théologico-politiques ajoutaient,

même aujourd'hui quand les Américains veulent parler d'un de leurs grands businessmen, ils emploient le même nom et le baptisent *czar*. Et tout en faisant semblant qu'ils n'ont pas l'ambition d'un Jules César, les présidents américains s'entourent de czars de la lutte anti-drogue, de la promotion de l'informatique et de l'entretien du transport, qui sont confirmés par leur Sénat et leur Chambre des députés, et mettent ainsi les césars d'aujourd'hui sous eux.

6. Ou couté, selon l'orthographe nouvelle.

7. Voir Pline, *Histoires naturelles* VII.7.1.

8. Sur la création du calendrier julien, voir Suétone I.40 et Plutarque, *Vie de César* 59.

ou pas, un mois de 22 jours pour que leurs dates calendaires rejoignent à peu près la réalité du cycle solaire. On comprend qu'un calendrier semblable compliquait beaucoup de choses pratiques, et ce d'autant plus que Rome s'agrandissait de décennie en décennie ; les confusions inévitables qui arrivaient se prêtaient à des tractations et offraient autant d'occasions de soudoyer un des décideurs calendaires. Quand César prit le contrôle absolu de Rome, le décalage entre l'année cosmique et l'année civile était de 90 jours : l'automne réel arrivait durant l'été du calendrier. Comme Jupiter sur le mont Olympe, en 46 avant Jésus-Christ (soit l'année 707 de la fondation de Rome, et l'année un de la refondation de Rome), le premier empereur décréta que l'année en cours serait plus longue et que les années subséquentes se comporteraient comme il en avait décidé : c'était la naissance du calendrier julien qui allait durer plus d'un millénaire⁹, et la fin des scandales liés au calendrier. On peut dire en toute justice que si pour un chrétien, il y a eu un « après Jésus-Christ », pour

9. Le calendrier julien fut remplacé par le calendrier grégorien, dû à ce César religieux qui était le pape Grégoire, lequel fit disparaître (ou disparaître, comme le veut l'orthographe nouvelle) une dizaine de jours, du moins en chrétienté. Aujourd'hui, c'est une équipe de scientifiques qui, au début de chaque année, font accélérer les montres du monde pour qu'elles se conforment à la rotation de la Terre autour du Soleil. Aller d'un chef politique à un chef religieux à un scientifique dans la façon de compter le temps, le pouvoir et la foi qu'elle implique, est une dimension fascinante et éclairante de la condition humaine.

l'ensemble de l'Empire romain (et encore aujourd'hui dans certains pays) il y a eu un « après Jules César »¹⁰.

Toutes ces remarques linguistiques peuvent être intéressantes, voire meubler les esprits fiers qui se disent cultivés. Mais elles doivent surtout aider à comprendre que Jules César règne sur l'imaginaire de l'ensemble de l'humanité, ou du moins sur celui des Occidentaux. Et qu'il le fait donc (comme effet et comme cause) dans l'imaginaire littéraire occidental. Jules César fait partie des hommes illustres dont Plutarque a raconté la vie, alors que le héros grec qui lui fait face est Alexandre le Grand, celui qui a fondé douze villes nommées Alexandrie de l'Égypte à l'Afghanistan¹¹. César et ceux qui ont porté son nom sont les héros, si problématiques, de *La Vie des douze Césars* de Suétone : il est l'exemple même du pouvoir et des dangers du pouvoir ; il est le premier pratiquant, le modèle de la méthode *panem et circenses*, celle du pain et des jeux qui sont les leviers du pouvoir conscient depuis lors¹². Puis, à partir de là, César est devenu le héros de Shakespeare,

10. Le point zéro de l'histoire de l'humanité se fixe, lui aussi, de façon intéressante et pour ainsi dire anthropologique ou théologico-politique. Pour un juif, nous vivons en l'an 5779, pour un chrétien, ou un ex-chrétien, en l'an 2019, pour musulman en l'an 1440, car la Création du monde n'est pas la naissance du Christ ni l'hégire, et le début du temps qui fait qu'on peut compter comme il faut change chaque fois. Et rien n'est dit au sujet des calendriers aztèques, hindous et chinois, voire des huit années du calendrier républicain.

11. Sur la comparaison entre César et Alexandre, les deux piliers du monde gréco-romain et donc de l'Occident, voir Suétone I.7 et Plutarque, *Vie de César* 11.5.

12. Sur la tactique du pain et des jeux, voir Suétone I.10, 27, 38 et 39 et Plutarque, *Vie de César* 4.5-7, 5.9, 55.4 et 57.8.

mais aussi de Corneille¹³, pour ne rien dire de son sort chez Voltaire, Colleen McCullough et Goscinny¹⁴.

Il habite donc les livres les plus importants de la civilisation occidentale : être un occidental, c'est sans aucun doute être, ou avoir été, un chrétien, soit un amant de la paix universelle par la pitié universelle, mais c'est aussi, peut-être sans trop l'admettre, être, ou avoir été, un césarien, soit un amant de la paix politique universelle par la guerre tous azimuts.

Je signale tout de suite que César aurait été satisfait, mais pas surpris, de régner sur les monts littéraires après avoir régné dans la plaine politique. Car

13. Il faut aussi tenir compte des remarques *césariennes* de Montaigne si nombreuses dans ses *Essais*. On peut soutenir que le seul personnage ancien qui puisse faire contrepoids à celui de Socrate, le héros de Montaigne, que le seul personnage à peu près équivalent au philosophe grec donc est celui de César. Il va presque sans dire qu'étant donné la hiérarchie des types humains montaignien, le premier philosophe athénien est jugé supérieur au premier empereur romain. On peut examiner la question à partir des deux textes qui suivent : « Les Essais de Montaigne », dans la section « Ses lectures amenèrent Montaigne à s'analyser » (<http://www.cosmovisions.com/textEssais.htm>) et « La figure de Jules César dans le *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie et les *Essais* de Montaigne » (<https://journals.openedition.org/crm/858>).

14. De ces trois exemples, le plus important et le plus intéressant est sans aucun doute McCullough, dont la série *Masters of Rome* (*Maîtres de Rome*), sept romans anglais (dix en français) avec son héros central César, a été un succès littéraire mondial. En ce qui a trait à la BD, à mon avis, il y a un exemple plus intéressant que la parodie de Goscinny, soit le traitement que Jacques Martin propose de la période dans ses aventures d'Alix : non seulement l'auteur est-il plus respectueux de la réalité historique, mais encore le personnage de César y est traité avec plus de finesse et de vérité.

Caius Iulius Cæsar était aussi un écrivain de grand talent : il a même cherché à être un héros de la littérature ; voilà pourquoi il a créé quelques-uns des livres qui ont forgé sa statue, et qui ont éduqué les auteurs, ses soldats de la plume, ceux qui ont élevé sa statue littéraire. Car ses *Commentaires de guerre* sont les documents principaux de l'époque : il n'y a rien qui s'y compare pour décrire la transformation de la République romaine en monarchie romaine, rien en termes de précision, de longueur et même de beauté, rien qui ait été fait à mesure que les faits se réalisaient et à partir d'une expérience directe des acteurs principaux ¹⁵. Alexandre a peut-être été aussi grand que Jules César, mais la statue d'Alexandre a été sculptée par d'autres qu'Alexandre, alors que César s'est chargé de la tâche, de manière à se transformer en héros de livre, avant que d'autres auteurs ne le transforment en dieu de l'Olympe, en tyran de tragédie, ou en exemple rhétorique ¹⁶.

En tout cas, et pour revenir à ma première remarque, le pouvoir du nom de César est une invitation séculaire à connaître ¹⁷ ce fou dont le nom est écrit partout. C'est ce que je m'efforcerai de faire ici ce soir. Et je le ferai en parlant trop peu et par courtes allusions

15. Sur les écrits de César, voir Suétone I.56. Si le vaniteux écrivain Cicéron peut reconnaître la grandeur de l'écrivain César, c'est que ses œuvres sont puissantes. Aussi, par exemple, dans son *Pharsale*, Lucain, si souvent critique envers César, écrit son poème en reprenant, souvent à la ligne, les *Commentaires de la guerre civile*. De plus, il se permet de reconnaître que le grand général était un homme de grand savoir (voir par exemple Lucain X.173-192).

16. Voir, par exemple, La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* § 57, 61 et 75.

17. Ou connaître, selon l'orthographe nouvelle.

tirées de ces terribles récits de guerre de César, qui racontent comment il a conquis la Gaule (la France, la Belgique, l'Angleterre et une partie de l'Allemagne) pour ensuite affronter ces concitoyens qui lui résistaient partout sur les rives de la Méditerranée, vaincre Pompée le plus grand d'entre eux et établir ainsi son pouvoir, c'est-à-dire son empire¹⁸. En revanche, je parlerai peu du général romain comme tel, parce que je ne m'en sens pas l'habileté, mais il est certain que quelqu'un qui voudrait connaître ce qu'est l'action militaire et percer le

18. J'utiliserai aussi les informations proposées après coup par des portraitistes comme Lucain, Suétone et Plutarque, qui sont bien plus critiques de l'homme que ce dernier ne l'aurait voulu. Je ne m'appuie pas du tout sur l'œuvre pourtant si importante de Dio Cassius, écrite un siècle après celle de Plutarque. En tout cas, le lecteur des deux *Commentaires* écrits par César est placé devant le dilemme, terrible, d'admirer son auteur et les actions qu'il y décrit tout en reconnaissant l'injustice, efficace et brutale, qu'on y décrit à peu près sans gêne (voir, entre autres, *Commentaires de la guerre de Gaule* VIII.44.1). De même, la description succincte des neuf années faite par Suétone (I.25), pourtant si critique envers l'homme, ne dit rien des centaines de milliers de morts, ni des centaines de milliers d'esclaves, sans parler des destructions, de viols et des rapines occasionnels presque sans nombre : c'est la guerre entre Romains qui est décrié (I.12-32). En revanche, il est clair que cet événement, ou cette série d'événements, a assuré pour cette partie du monde une paix, une prospérité et une civilisation qu'elle n'aurait pas connues autrement.

brouillard de la guerre ¹⁹ aurait beaucoup à apprendre de César le tacticien et le stratège ²⁰.

*

19. L'expression aurait été créée par Clausewitz avant de devenir le titre d'un récit portant sur la guerre de la génération *baby-boomer*, la guerre du Vietnam. Que ce récit soit un film et non un livre est pour le moins intéressant pour illustrer cette génération.

20. Comme premier essai d'une réflexion sur cette question, je propose les remarques suivantes. Il y a chez César une sorte d'indifférence devant la mort, à la fois de la sienne que de celles dont il est la cause ; c'est un trait de caractère de l'homme militaire qu'il faudrait comprendre plutôt que de le condamner sans examen. (Voir par exemple, Plutarque, *Vie de César* 2.6-7, 57.7 et 63.7, mais les récits de César en offrent de nombreux exemples.). Ensuite, il y a en même temps, chez lui une analyse tactique qui est fondée dans la compréhension de la crainte des autres face à la violence physique : l'homme du muscle est un psychologue qui utilise les pulsions émotives tout autant que les spasmes physiques. (Voir par exemple Plutarque, *Vie de César* 45.2-5.) Et peut-être plus étrange encore, en le suivant telle ou telle décision césarienne, on découvre qu'à un moment donné les calculs ne comptent plus et que prend le dessus une sorte de joie pure née l'action elle-même. (Voir, par exemple, Plutarque, *Vie de César* 32.6-9 et 38.5-6.) Autant de traits qui sont les contraires de ceux qui sont inculqués par les démocraties libérales modernes. Cette différence/opposition rend César pour ainsi dire mystérieux, et du coup un objet de réflexion essentiel : parce que l'homme de guerre est encore et toujours un type humain essentiel, César, et la réflexion sur César, est un modèle, un exemple, à méditer ; parce que l'ouverture aux autres cultures, dogme contemporain, ne peut pas faire impasse ce qui a été *dépassé* ; parce que tout indique que les éventuelles guerres des étoiles demanderont et *créeront* des Césars.

Je commence tout de suite avec un passage célèbre qui raconte comment pour faire cesser les invasions des Germains en Gaule, le territoire que les Romains étaient en train de conquérir, Jules César fit construire non pas un mur pour les empêcher d'entrer, mais un pont pour infliger aux envahisseurs germains une bonne leçon, une leçon militaire, une contre-invasion pédagogique, si vous le voulez. Je vous lis un passage qui dit l'essentiel :

« César [César parle de lui-même à la troisième personne comme s'il n'était pas le même César qui écrit la phrase], César, déterminé par les motifs dont j'ai parlé, avait résolu de passer le Rhin ; mais le traverser sur des bateaux ne lui semblait ni assez sûr ni assez convenable à sa dignité et à celle du peuple romain. Aussi, malgré l'extrême difficulté qu'il avait à faire (*facendi*) un pont, à cause de la largeur [il s'agit du Rhin], de la rapidité et de la profondeur du fleuve, il crut cependant devoir en élaner (*contentendum*) un ; autrement, il fallait renoncer à faire passer l'armée. Voici donc sur quel plan il établit (*instituit*) le pont ²¹. » Alors suit la description technique de la manière dont César construisit ce pont.

21. Voici une traduction du texte complet. « [IV.17.1] Après avoir terminé la guerre contre les Germains, César se détermina, par beaucoup de motifs, à passer le Rhin. Il voulait principalement, voyant les Germains toujours prêts à venir dans la Gaule, leur inspirer des craintes pour leur propre pays, en leur montrant qu'une armée romaine pouvait et osait traverser le Rhin. (2) De plus, cette partie de la cavalerie des Usipètes et des Tenthères que j'ai dit plus haut avoir passé la Meuse pour piller et fourrager, et qui n'avait point assisté au combat, s'était, après la défaite des Germains, retirée au-delà du Rhin, chez les Sugambres, et s'était jointe à eux. (3) César envoya vers ce peuple et fit demander qu'il lui livrât ceux qui avaient porté les armes contre lui et contre les

Gaulois. Ils répondirent : (4) “ que la domination du peuple romain finissait au Rhin ; s’il ne trouvait pas juste que les Germains passassent en Gaule malgré lui, pourquoi prétendait-il exercer quelque domination et quelque pouvoir au-delà du Rhin ? ” (5) Les Ubiens, qui, seuls des peuples d’outre-Rhin, avaient député vers César, contracté une alliance, livré des otages, le priaient instamment de les secourir contre les Suèves qui les pressaient vivement ; (6) ou, si les affaires de la république l’empêchaient de le faire, de transporter seulement l’armée au-delà du Rhin ; ce serait un secours suffisant et une sécurité pour l’avenir : (7) la défaite d’Arioviste et ce dernier combat avaient tellement établi la réputation de l’armée romaine chez les nations germaniques même les plus reculées, que l’autorité et l’amitié du peuple romain devaient les mettre en sûreté. (8) Ils promettaient une grande quantité de navires pour le transport de l’armée.

[IV.17.1] César, déterminé par les motifs dont j’ai parlé, avait résolu de passer le Rhin ; mais le traverser sur des bateaux ne lui semblait ni assez sûr ni assez convenable à sa dignité et à celle du peuple romain. (2) Aussi, malgré l’extrême difficulté qu’il y avait à faire (*facendi*) un pont, à cause de la largeur, de la rapidité et de la profondeur du fleuve, il crut cependant devoir l’entreprendre (*contentendum*) ; autrement il fallait renoncer à faire passer l’armée. (3) Voici donc sur quel plan il établit (*instituit*) le pont : on joignait ensemble, à deux pieds d’intervalle, deux poutres d’un pied et demi d’équarrissage, un peu aiguës par le bas, d’une hauteur proportionnée à celle du fleuve. (4) Introduites dans l’eau à l’aide des machines, il les fichait (*defixerat*) et les enfonçait (*adegerat*) à coups de masse, non dans une direction verticale, mais en suivant une ligne oblique et inclinée selon la nature de l’eau. (5) En face et en descendant, à la distance de quarante pieds, il en plaçait (*statuebat*) deux autres, assemblées de la même manière, et tournées contre la violence et l’effort du courant. (6) Sur ces quatre poutres, on en posait [à partir d’ici la description se fait au passif : les choses sont faites, César ne dit pas par qui, mais il suggère que c’est encore lui qui agit] une de deux pieds d’équarrissage, qui s’enclavait dans leur intervalle, et était fixée à chaque bout par deux chevilles. (7) Ces quatre pilotis, réunis par une traverse ; offraient un ouvrage si solide, que plus la rapidité du courant était grande,

plus elle consolidait cette construction. (8) On jeta ensuite des solives d'une traverse à l'autre, et on couvrit le tout de fascines et de claies. (9) De plus, des pieux obliquement fichés vers la partie inférieure du fleuve s'appuyaient contre les pilotis en forme de contreforts et servaient à briser le courant. (10) Enfin d'autres pieux étaient placés en avant du pont, à peu de distance, afin que, si les barbares lançaient des troncs d'arbres ou des bateaux pour abattre ces constructions, elles fussent ainsi protégées contre ces tentatives inutiles, et que le pont n'en eût point à souffrir.

[IV.18.1] Tout l'ouvrage fut achevé en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés sur place. (2) César fit passer l'armée, et, laissant une forte garde à chaque tête de pont, il marcha vers le pays des Sugambres. (3) Ayant, pendant sa marche, reçu des députés de diverses nations, qui venaient réclamer la paix et son amitié, il leur fit une réponse bienveillante, et exigea qu'on lui amenât des otages. (4) De leur côté, les Sugambres qui, du moment où l'on commençait à construire le pont, et sur l'avis des Usipètes et des Tencthères réfugiés chez eux, avaient tout préparé pour fuir, venaient d'abandonner leur pays, emportant tous leurs biens et s'étaient retirés dans les déserts et dans les forêts.

[IV.19.1] César, après un très court séjour dans ce pays, dont il brûla les bourgs et les habitations et détruisit les récoltes, se rendit chez les Ubiens et leur promit son secours s'ils étaient attaqués par les Suèves. Il apprit d'eux (2) que ces derniers, informés par leurs éclaireurs que l'on jetait un pont sur le Rhin, avaient, selon leur coutume, tenu conseil et envoyé partout l'ordre de sortir des villes ; de déposer dans les bois les femmes, les enfants et tous les biens, enjoignant à tous les hommes en état de porter les armes de se réunir dans un même lieu : (3) ce rendez-vous était à peu près au centre des régions occupées par les Suèves. C'était là qu'ils avaient décidé d'attendre l'arrivée des Romains pour les combattre. (4) Instruit de ce dessein, et ayant obtenu tous les résultats qu'il s'était proposés en faisant passer le Rhin à l'armée, à savoir d'intimider les Germains, de se venger des Sugambres et de délivrer les Ubiens pressés par les Suèves, César, après dix-huit jours en tout passés au-delà du Rhin, crut avoir assez fait pour la gloire et l'intérêt de Rome, revint dans la Gaule et fit rompre (*rescidit*) le pont. »

C'est le célèbre passage qui est résumé par la tournure *Cæsar pontem fecit*²², soit « César fit un pont ». La phrase n'a jamais été écrite par César, mais elle est un fidèle résumé de son récit. En revanche, les traducteurs ont de la difficulté à rendre les phrases qui le contiennent. Je ne donne que quelques exemples : au lieu de rendre *facendi* par « avait à faire », on écrit d'ordinaire « avait à faire faire » ; au lieu de traduire *contentendum*, par « entreprendre », voire mieux encore « élancer », on le rend par « tenter » ; ensuite, on rend *instituit* par « il fit construire » au lieu de traduire par *il établit* : l'expression claire de la volonté ferme et énergique de César, sa prétention d'avoir bel et bien fait le pont et pour ainsi dire de l'avoir fixé dans le Rhin, les deux points sont ramenés à une mesure humaine, et presque humble. Ce que César dit qu'il a fait est pour ainsi dire indicible, du moins pour un traducteur d'aujourd'hui parce que c'est inacceptable pour un homme d'aujourd'hui.

En tout cas, voici une première occasion de trouver que César est fou. Ce n'est pas lui qui fait le pont,

22. Les *Commentaires* offre de nombreux exemples des travaux souvent gigantesques accomplis par les soldats sous la commande de leur *imperator*. Voir, par exemple, *Commentaires de la guerre de Gaule* V.11 et VIII.41 et *Commentaires de la guerre civile* II.1.1-2.6. – Cette expression rappelle comme en passant que César avait acquis à grand prix et grand risque et a gardé toute sa vie le statut de pontife, soit de faiseur de pont entre les dieux et le peuple romain. Pour les remarques de César sur les *miracles* qui ont accompagné ses actions, on lira, entre autres, *Commentaires de la guerre civile* III.105.3-6. Lucain et Plutarque multiplient eux aussi les rappels de signes divins ; il va sans dire que ceux-ci sont presque toujours de mauvais augure.

ni d'ailleurs qui l'a défait une fois qu'il a été fait afin que le Rhin redevienne un mur liquide entre la Germanie barbare et la Gaule déjà romaine. Le pont a bel et bien été fait, avouent les esprits contemporains, mais par les mains et les bras des soldats romains, par ce qu'on appelle par l'huile de coude des autres, et par les plans des ingénieurs militaires qui accompagnaient l'armée et, surtout peut-être, au prix de blessures et sans doute de quelques morts de travailleurs esclaves. *Caesar pontem fecit* est une hallucination, de la *fake news* comme on dit, propagée par les *Commentaires de la guerre de Gaule*.

Au risque de vous donner le tournis historique, je tiens à vous dire que ce n'est pas Jules César qui fut le premier à écrire une folie semblable. Car si dans son récit César écrit ces phrases presque comiques, il en a trouvé l'équivalent chez Hérodote quand, dans le premier livre de son *Enquête*, celui-ci raconte les exploits de la reine Nitocris. César l'écrivain a donc pris, on pourrait dire a donc volé, chez Hérodote la tournure que César le lecteur trouvait dans le grec et qu'il a imitée dans son texte latin élégant²³. Car dans l'*Enquête*, c'est le sens du mot grec *historiê*, employé par Hérodote pour définir son texte si nouveau, le premier historien occidental raconte comment une reine babylonienne a produit les grands travaux qui ont fait de Babylone la ville la mieux défendue alors²⁴.

23. De ce fait, il est donc un de ces nombreux auteurs latins, un des premiers, à reprendre les découvertes grecques pour forger la nouvelle civilisation gréco-romaine.

24. Voir Hérodote, *Enquêtes* I.185. Voici le texte complet avec les mots grecs employés. « La seconde reine, nommée Nitocris, était plus prudente que la première. Parmi plusieurs ouvrages dignes de

Elle s'appelait Nitocris, ai-je rappelé, et Hérodote dit plusieurs fois que c'est Nitocris qui a fait des canaux et a creusé un lac et a monté des murs. Les traducteurs modernes traduisent, encore une fois, par « elle fit faire », et on les comprend encore et toujours. Mais en traduisant ainsi, ils trahissent la formule puissante d'Hérodote qu'il varie, mais qui dit toujours la même chose : c'est Nitocris qui fit tout. Et, *traduttori traditori*,

mémoire dont je vais parler, elle fit (*élipéto*) celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos, qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, et entre autres de Ninive, elle se fortifia (*proéphulaxato*) d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement elle fit (*époiésé*) des canaux au-dessus de Babylone ; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie ; et encore maintenant ceux qui se transportent de cette mer-ci à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours. Elle fit (*époiésé*) ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur. Bien loin au-dessus de Babylone, et à une petite distance du fleuve, elle creusa (*ôrussé*) un lac destiné à recevoir les eaux du fleuve quand il vient à se déborder. Il le fit (*poiéusa*) de quatre cent vingt stades de tour : quant à la profondeur, elle le creusa (*partéinoussa*) jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Ce lac achevé, elle en revêtit (*élasé*) les bords de pierres. Elle fit (*époiéé*) ces deux ouvrages, savoir, l'Euphrate rendu tortueux et le lac, pour ralentir le cours de ce fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendraient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle accomplit (*érgazéto*) ces travaux dans la partie de ses États la plus exposée aux irruptions des Mèdes, et du côté où ils ont moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres, afin que, n'ayant point de commerce avec les Assyriens, ils ne pussent prendre aucune connaissance de ses affaires. »

les traducteurs se préparent à trahir la tournure qu'emploie César et qu'il a prise à Hérodote.

Et je me permets ici une sortie. Un des scandales du monde de l'éducation, du monde de l'éducation au Québec, mais pas seulement, ce n'est pas qu'on traduit plus ou moins bien Hérodote ou César ; c'est qu'on ne lit plus leurs livres, en traduction ou autrement. Et pourtant, un de ces livres décrit la naissance de l'Occident, l'éveil des Grecs, la prise de conscience de leur différence et de la dignité politique première, soit de savoir défendre ce qu'on est face aux autres. Et l'autre décrit comment un homme peut en une dizaine d'années transformer le monde pour des siècles et préparer, entre autres, la France, la Belgique et la Grande Bretagne à être ce qu'elles sont devenues²⁵. En cette époque, où à droite comme à gauche, on prétend que ce qu'est l'Occident est en train de se perdre et que l'Occident est en train de périr pour la dernière fois²⁶, on ne prend pas la peine d'enseigner ces choses cruciales que sont la naissance et la consolidation de l'Occident, ni même de rappeler le nom de celui qui a décrit la naissance de l'Occident, et

25. On pourrait aller jusqu'à employer les mots de Napoléon III : « Tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite. Admirons l'amour sincère de ce chef gaulois pour l'indépendance de son pays. Mais n'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due notre civilisation : institutions, mœurs, langue, tout nous vient de la conquête. Aussi sommes-nous bien plus des fils des vainqueurs que ceux des vaincus (*Histoire de Jules César*, livre II). » On peut être sûr de ceci : Jules César aurait été d'accord avec ce jugement.

26. Le mot *occidens*, qui donne *Occident* en français, signifie qui se meurt. Et l'Occident se meurt depuis beaucoup plus de deux millénaires.

l'autre qui a pour ainsi dire non seulement construit un pont, mais fabriquer l'Europe. Le nom des fous est écrit partout, mais le nom de César (et celui d'Hérodote) n'est pas dit dans nos salles de cours.

Mais je reviens à mes oignons ²⁷. Ou plutôt je reviens à César construisant un pont. Car je tiens à ce que l'on comprenne l'importance de cette affirmation attribuée à César, qu'elle soit ou non volée à Hérodote, par une appropriation culturelle qui s'appelle la civilisation gréco-romaine. Si César peut prétendre avoir fait le pont, c'est que la parole de celui qui dirige est une action, et que le pouvoir politique est plus grand que le pouvoir physique, plus grand que le pouvoir physique dirigé par le pouvoir/savoir technique, alors que l'un et l'autre de ces pouvoirs inférieurs sont animés par le pouvoir architectonique ²⁸ de la parole de l'homme politique. Car un héros de l'action est d'abord un homme de la parole. Et l'homme d'action est comme le Dieu de la Bible : il dit, et cela se fait.

Je m'explique. Au début du livre de la *Genèse*, première partie de la Bible, un autre livre important qu'on ne lit pas dans nos écoles, on assiste à la construction la plus grande de toutes. Et on entend dire que Dieu disait et que cela se faisait. « Et Dieu dit que la lumière soit et la lumière fut, que la terre soit et cela fut, que la vie soit et la vie est apparue ²⁹. » J'ai dit que

27. Ou oignons, selon l'orthographe nouvelle.

28. Voir Aristote, *Métaphysique*, I.2 982a16-19.

29. Pour ceux qui auraient oublié les mots précis, voici une traduction du texte originel de la première création (car le texte dit *de la création* propose deux récits de la création : de quoi conclure ou bien que pour un homme de foi, il y a eu deux créations, ou que

l'homme d'action est comme le Dieu de la Bible ; mais cela est inexact. Disciples des apôtres du *Big Bang*, nous ne savons pas ce qui s'est passé au début des temps et comment au juste le monde s'est fait, mais nous savons bien que ça ne s'est pas passé comme le disent, deux fois plutôt qu'une, les auteurs de la Bible. Or le double récit biblique qui s'adresse aux hommes de foi imite, par une métaphore transparente, ce que tous savent par expérience : la parole de celui qui est en autorité possède la force de toutes les têtes, de tous les cœurs et de tous les bras qui lui sont soumis. Celui qui est au *principe* d'une action est un *prince*, et donc une sorte de Dieu. Ce qui veut dire qu'au fond, il est plus fort que les autres, qu'il est hors mesure par rapport à tous ceux qui sont sous lui.

J'ajoute tout de suite que dans le monde politique et donc humain, cela est souvent faux, ou n'est vrai qu'en partie : le grand projet d'un prince est porté par une volonté nationale, ou par l'énergie du groupe. Celui qui commande, l'*imperator*, comme disaient les Romains, ne pourrait pas réussir s'il n'y avait pas sous la volonté du chef la volonté populaire, celle qui termine ce qui est commencé par le commandeur, celui qui est au principe. Donc, non seulement la force physique de ceux qui sont menés doit être au rendez-vous, mais encore leur volonté,

les auteurs du texte savaient bien que leur texte ne devait pas être pris au pied de la lettre et avaient confiance en la capacité de réfléchir de leurs lecteurs.) « Dieu dit : " Que la lumière soit. " Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière " jour ", il appela les ténèbres " nuit ". Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour (*Genèse 1.3*). »

et même leur cœur. Si César a pu conquérir la Gaule, et entre autres choses construire un pont sur le Rhin, c'est que les Romains le voulaient et même le désiraient³⁰.

Il n'en reste pas moins qu'en disant qu'il fit un pont, César est en train de mettre devant les yeux de son lecteur le fait fondamental qu'il est un prince, un *imperator*, un meneur d'hommes, ou plus exactement un commandeur d'hommes. Et Rome, troublée par des guerres internes depuis près d'un siècle, avait besoin d'un *imperator* de grande taille, de la taille du fondateur Romulus. C'était du moins l'avis d'une bonne partie de la population de Rome, fatiguée par les guerres sociales. César faisait partie des *populares*, ce qu'on traduirait aujourd'hui par *populistes*, parce qu'il savait ce qui troublait le peuple romain, et qu'il savait aussi qu'il avait une solution dans sa tête et dans les mains qu'il pouvait commander.

Mais, et c'est un deuxième point, il faut comprendre que César est fier non seulement d'avoir été au principe du pont qu'il fit construire, mais que cette action se fit vite. On l'entend entre autres dans cette phrase-ci. « Tout l'ouvrage fut achevé en dix jours, à compter de celui où les matériaux furent apportés sur place. » On a là un des leitmotifs de la chanson que chante l'aède César lorsqu'il rappelle les hauts faits de

30. Ce que César est le premier à reconnaître dans ses propres récits. Voir, par exemple, *Commentaires de la guerre de la Gaule* VII.17.3-8 et *Commentaires de la guerre civile* I.7.1-8.1 et III.74. Aussi une des tâches essentielles de l'*imperator* est de gérer cette volonté du groupe. (Voir par exemple *Commentaires de la guerre de Gaule* VII.52 et *Commentaires de la guerre civile* I.21.2-23.3.) La folie de César n'est pas de l'inconscience.

l'imperator César ; c'est une des caractéristiques de son action, et pour ainsi dire une de ses qualités personnelles que ces adversaires eux-mêmes ont reconnue³¹. Voilà pourquoi on entend certains mots si souvent dans les deux commentaires de César, des mots comme *celeritas* (*rapidité*) et *celer* (*rapide*)³². Voilà pourquoi César indique à tout moment combien de temps a pris telle ou telle action commandée par lui³³.

Les textes de César ne sont pas les œuvres d'un homme à la retraite ou d'un poète oisif ; ce sont les écrits d'un homme qui fait, et qui fait vite ; César est un homme d'action qui écrit et connaît une des contraintes essentielles du monde de l'action. *Time is of the essence*, disent les documents légaux anglais, et que reprend le bon sens ; ce qui donne en français « le temps presse ». En tout cas, César était un homme pressé, et il tenait à

31. Sur la rapidité de César, voir Suétone I.57. La rapidité de César est dite incroyable (*incredibili celeritate*), et la description qui l'accompagne donne des exemples.

32. Dans les *Commentaires de la guerre de Gaule*, la première apparition du mot *celeritas*, appliqué aux soldats de César, est la suivante. « Les Gaulois, effrayés de la grandeur de ces travaux qu'ils n'avaient jamais vus, dont ils n'avaient jamais entendu parler, et de la promptitude des Romains à les exécuter, envoient des députés à César pour traiter de leur reddition ; et, sur la prière des Rèmes, ils obtiennent la vie sauve (I.48). » Le mot apparaît (ou apparaît, selon l'orthographe nouvelle) 31 fois. Voir aussi Plutarque, *Vie de César* 17.5 et 22.6-7.

33. Dans les *Commentaires de la guerre de Gaule*, la première indication sur la durée est la suivante. « Il rassembla des vivres en toute hâte et marcha à grandes journées contre Arioviste (I.37). » L'adjectif *celer*, qui apparaît 10 fois toujours, est toujours au comparatif ou au superlatif. On notera que c'est, semble-t-il, César qui rassemble les vivres.

ce qu'on le sache³⁴. Et il était pressé non seulement parce qu'il était ainsi fait, mais parce qu'il y avait beaucoup à faire et donc que le temps déjà limité par la mort était pour ainsi dire étriqué étant donné les accidents, inévitables, du terrain et de l'action et l'importance de la tâche à accomplir.

Car il faut bien comprendre que pour César déjà le temps était relatif. Car si le temps fuit irréparable, comme le veut le vers de Virgile³⁵, il y a beaucoup à faire durant ce temps fuyant, et celui qui en fera le plus et qui le fera le mieux aura gagné la course contre la fuite du temps. Pour illustrer cette dimension du phénomène César, je propose quelques statistiques tirées de ses écrits. Durant la guerre de Gaule, soit neuf années, les armées de César, et donc César leur *imperator*, ont pris au moins quatre-vingt villes, soumis trois cents tribus et tué un million de Gaulois, et quelques milliers de Germains³⁶. Et pendant tout ce temps, César revenait régulièrement en Italie pour mieux surveiller de près ce qui se passait à Rome, où ses ennemis, les *optimati*³⁷, lui mettaient des bâtons dans les roues pour ralentir son char qui roulait trop vite³⁸. Puis, dans les années qui ont suivi, il a traversé l'Empire romain entier pour régler

34. En plus des mots *celer* et *celeritas*, on trouve de nombreuses indications sur celui qui arrive le premier en un lieu et installe le camp et les troupes le premier et donc à l'avance de son adversaire.

35. *Fugit irreparabile tempus* (*Géorgiques* 3.284).

36. Plutarque, *Vie de César* 15.5.

37. Soit les meilleurs, comme ils aimaient s'appeler pour mieux s'opposer aux *populares* dont César faisait partie. Cette opposition verbale, mais politique d'abord, est illustrée souvent dans le récit des *Commentaires de la guerre civile*.

38. Voir, par exemple, Suétone I.15 et 23.

leurs sorts à ceux qui lui résistaient encore et qui rêvaient d'une république qui n'existait plus que dans leur imagination surchauffée ou dans leur nostalgie intéressée. Pour César déjà, le temps était relatif, ai-je dit, car la rapidité était une fonction des tâches, des lieux à traverser pour les accomplir, des alliés qu'il employait et de l'habileté des ennemis qu'il affrontait : la rapidité était une fonction de l'organisation qui matait les conditions, qui aplatissait les terrains, qui réduisait, ou augmentait, les nombres.

Je me permets une deuxième sortie : un homme d'action, un vrai, n'est pas le contraire d'un homme de pensée. Car la pensée porte sur les affaires, et le mot français pour dire *choses* est magnifique parce qu'il contient le mot *faire* : pour un homme d'action, et César est l'exemple même de l'homme d'action, les affaires demandent, non exigent, la pensée pour les faire comme il faut les faire. C'est celui qui réfléchit qui ira le plus vite et le plus droit et avec le plus d'efficacité, et ce sera parce qu'il aura pensé avant de les faire, et pour mieux les faire, aux choses à faire, aux affaires, c'est pour cela qu'il réussira et qu'il fera fortune et qu'il se fera ; c'est parce qu'il est penseur qu'il pourra faire plus et mieux que les autres.

Le lieu commun « il suffit de rêver pour arriver à ses fins », qu'on nous chantonne sur toutes les tribunes de la *bien-pensance*, est faux. S'il n'y avait que cela qu'on puisse tirer de la lecture des livres de César, ce serait déjà beaucoup. Et ce serait ce qu'il voulait que l'on comprenne d'abord, je crois ³⁹. La conquête de la Gaule

39. Et c'est ce que suggère Plutarque par sa comparaison entre Alexandre et César : le premier, emporté par l'éros des Grecs,

et la victoire de la guerre civile sont les affaires d'un homme qui pense et qui a réglé des problèmes et qui, par la même capacité de penser, pourra régler les problèmes de fond, ceux de Rome, ceux que les chefs de Rome refusent de régler, parce qu'ils sont paresseux, parce qu'ils sont des rêveurs incompétents, et surtout peut-être parce qu'ils profitent de la situation sans faire grand-chose. En conquérant la Gaule, et en décrivant dans le détail cette conquête, en gagnant la guerre contre Pompée et les siens, et en décrivant cette victoire, César expliquait, sans trop le dire, mais en le faisant voir, qu'il était le meilleur pour vider cet étang qu'était l'*Urbs*, où régnait les Pompée, Caton et Cicéron ⁴⁰.

César était un homme d'action et un homme pressé. J'avance ainsi de vérité évidente en vérité évidente. J'en ajoute donc une dernière parce que vous êtes habitués à ma méthode. Jules César, auteur des *Commentaires*, était un écrivain, et un grand écrivain. Certes, il parlait de la Gaule et de la bataille de Pharsale et de l'action de ses hommes et de son vis-à-vis Pompée ⁴¹, mais il était un écrivain qui parlait de lui-

agissait vite, mais sans trop penser, et son empire s'effrita, alors que César, le gérant de l'*amor*, nom inversé de *Roma*, fit de Rome, déjà solide, un empire unifié durable.

40. Sur les projets de César, voir, par exemple, Suétone I.44.

41. Il y a bien des exemples du souci de César de rappeler et de reconnaître l'action, compétente ou incompétente, de ceux qui l'entourent. Et cela va d'un centurion à un commandant. Voir par exemple *Commentaires de la guerre de Gaule* V.40-52, mais aussi VI.42. Dans les *Commentaires de la guerre civile*, on lira, entre autres, III.51.1-5, 53.4-5, 91.1-4 et 99.1-3. Voir aussi Plutarque, *Vie de César* 16.3-4.

même⁴². Parce qu'il s'occupait de son image, de son renom et donc de son nom⁴³.

S'occuper de soi... Il le fallait, entre autres, parce qu'il vivait avec d'autres, et donc, comme il était César, parce qu'il vivait face à des adversaires, qui ne voulaient rien, et surtout pas César et ses projets. Parmi eux, il y a sans aucun doute Pompée, qui figure tant dans les *Commentaires de la Guerre civile*, cet autre récit magnifique de César, celui où César raconte ce qu'il fit pour pacifier un empire ébranlé par des résistances inefficaces. Je reviendrai au cas Pompée. Mais il y en avait bien plus. Dans ses récits, César l'écrivain montre un homme, César toujours, cherchant à tout moment à rétablir la paix, mais sans jamais céder sur ce qu'il croit être son dû : la reconnaissance de la grandeur de son

42. En cela, il est encore une fois redevable aux Grecs. Pour s'en rendre compte, on lira l'*Anabase* de cet autre penseur qui sait agir, Xénophon. Un jour peut-être, on examinera l'hypothèse que César était non seulement un lecteur d'Hérodote, mais encore de Xénophon. Pour le faire comme il faut, on devra relire l'*Anabase*, le récit de la montée (*anabase*) d'un homme privé qui rêve de fonder une cité, la *Cyropédie* qui enseigne comment on devient empereur et les *Helléniques*, qui racontent les faits de guerre des Grecs durant la longue guerre civile qui a suivi la Guerre du Péloponnèse et l'a pour ainsi dire terminée.

43. On pourrait sans doute parler de narcissisme césarien ; la réduction psychologique serait sans doute une tentation et trouverait de quoi l'étoffer dans les écrits de César. Mais encore une fois, même ainsi réduit par le réflexe contemporain armé de la science psychanalytique, le premier empereur serait un modèle parce qu'il introduirait à la question du narcissisme des Washington, Louis XIV, Churchill, de Gaulle, Obama et Macron. Sans parler de celui du conférencier et de quelques autres.

action et de sa légitimité⁴⁴. Face à lui, ou plutôt contre lui, il présente des hommes nombreux certes, mais des faibles, des malhabiles et des hargneux, qui parlent et palabrent et mentent et hésitent et ne font à peu près rien de plus⁴⁵. Les *optimati* se prétendaient la république vraie, la république en profondeur, la résistance anti-césarienne ; ils se seraient dit le *deep state*, l'État en profondeur, celui qui est parce qu'il est. Bouleversés, craintifs, désorientés⁴⁶, ils se drapaient de supériorité morale, faute d'avoir ce qu'il fallait pour guérir Rome ; par exemple, plutôt que faire quelque chose, ils se moquaient de sa calvitie⁴⁷, ou ils dénonçaient ses

44. Voir, par exemple, ce que César dit à ses soldats au début de sa campagne dans ses *Commentaires de la guerre civile* I.7. Lucain offre un portrait plus sévère, mais semblable. Voir *Pharsale* I.143-157. – En un sens, toute la question de la folie, ou de la finesse, de César, de la grandeur ou non de l'homme, surgit lors d'une expression déjà signalée. Quand César l'homme d'action fit un pont, César l'homme de l'écrit en donna la raison : il jugeait que traverser le Rhin en bateaux n'était pas assez sûr, et établissait que ce moyen n'était pas conforme à sa dignité ni à celle du peuple romain. L'efficacité vient avant sa dignité et l'éclat de son nom, mais en plus de ces deux cibles, il vise la dignité du peuple romain.

45. Voir, par exemple, le cas de Varus en Espagne (*Commentaires de la guerre civile* II.17-20).

46. Ils avaient perdu le nord, ou l'orient, et ne savaient plus se diriger dans un monde qui n'avait plus de sens. Avec la fin qu'il fallait prévoir et que César décrit : ils descendent des hauteurs, s'étendent par terre et pleurent. Voir *Commentaires de la guerre civile* III.96-98.

47. Voir Suétone I.45, qui dénonce cette vanité corporelle, laquelle n'est rapportée par personne d'autre, mais en laissant entendre la voix des adversaires de César. On examinera peut-être avec intérêt les deux images de la tête de César (au début et à la fin du texte) à la fois pour se faire une idée de la question en elle-même et pour

mœurs sexuelles et appelaient César le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris ⁴⁸. La réponse de César était d'assumer leurs accusations ⁴⁹, et de continuer sa tâche : quand on en est rendu à parler de couchette au lieu de régler les problèmes, c'est qu'on est déjà vaincu. Un homme d'action sage laisse parler, et même encourage ceux qui parlent de choses semblables, pour mieux avancer ; aux plaisirs des condamnations morales et du blabla des impuissants penchés sur ce qu'ils imaginent qui se passe, il préfère la joie de construire et de construire pour les siècles à venir.

Face à lui, en plus de ces moralisateurs faibles et crâneurs, il y avait surtout *Gnæus Pompeius Magnus*. Un grand homme sans doute, comme le disait son nom, mais moins grand que César. Il était trop vieux pour la tâche qu'il fallait accomplir ; il était usé par la vie et trompé par les alliés qu'il s'était faits en abandonnant César ; il ne savait pas, il ne savait plus commander ⁵⁰. Les dernières remarques sur Pompée qu'on trouve dans les *Commentaires* sont trop fortes pour ne pas être

réfléchir sur la différence entre les sensibilités grecque et gréco-romaine.

48. Voir Suétone I.52.

49. Voir Suétone I.51. Il est sûr que les refrains obscènes de ses légions en triomphe (« César a violé (*subegit* [foutu]) les Gaules ; Nicomède a violé César. Vous voyez triompher César qui a violé les Gaules, mais non point Nicomède qui a violé César » et « Citoyens, surveillez vos femmes : nous amenons un adultère chauve [*caluum*]. Tu as foutu (*futuisti*) en Gaule avec l'or emprunté ici. ») étaient au moins tolérés par l'*imperator* ; il est probable qu'il les invitait.

50. Voir surtout dans le dernier livre des *Commentaires sur la guerre civile* III, par exemple III.68-72 et 92. Lucain lui donne raison (*Pharsale* I.129-143). Plutarque tout autant (*Vie de César* 44.7-45.8). Pourtant ni l'un ni l'autre n'est un apologiste de César.

citées. Voici donc Magnus, le Grand, après la bataille de Pharsale. « Pompée, dès qu'il nous vit franchir ses retranchements, monta sur le premier cheval qu'il trouva, dépouillé des insignes de commandement, s'échappa par la porte arrière et courut à toute bride jusqu'à la ville de Larissa. Il ne s'y arrêta point ; mais, ayant rassemblée avec la même célérité⁵¹ quelques-uns des fuyards, il courut toute la nuit, accompagné d'une trentaine de cavaliers, arriva à la mer et monta sur un vaisseau de transport ; se plaignant, à plusieurs reprises, à ce qu'on a dit, de s'être étrangement abusé, qu'il s'était vu en quelque sorte trahi par ceux-là mêmes de qui il attendait la victoire, et qui avaient été les premiers à fuir⁵². »

Puis, toujours dans le récit césarien haletant, proie qui fuit aussi vite qu'il peut, Pompée est poursuivi par le prédateur César jusqu'à la frontière de l'Égypte, où il est abattu par les conseillers malhonnêtes d'un roi-enfant. « Instruits de ces démarches, les favoris auxquels l'administration du royaume avait été confiée, à cause du jeune âge du prince, soit qu'ils aient craint, comme ils dirent par la suite, que Pompée, après avoir débauché l'armée ne se rendit maître⁵³ d'Alexandrie et de l'Égypte, soit qu'ils l'aient dédaigné dans son infortune (car il arrive dans le malheur que les amis deviennent des ennemis), ils répondirent en apparence avec obligeance aux députés de Pompée et l'invitèrent à se rendre auprès du roi. Mais ayant tenu conseil entre eux, ils expédièrent

51. *Eadem celeritate*. Les mots ne peuvent pas ne pas être ironiques. En tout cas, en eux-mêmes, ils peignent un portrait terrible.

52. *Commentaires de la guerre civile* III.96.3-4.

53. Ou maitre selon l'orthographe nouvelle.

en secret Achilles, préfet du palais, homme entreprenant et hardi, et L. Septimius, tribun militaire, avec ordre de tuer Pompée. Ceux-ci allèrent à sa rencontre avec un air de franchise, surtout Septimius qui était un peu connu de lui comme ayant eu un commandement dans son armée pendant la guerre contre les pirates. Pompée entra dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, et là, il fut tué par Achilles et Septimius⁵⁴. » Mais après cette nouvelle scène terrible racontée en trois phrases magnifiques, César, l'auteur, continue son récit ; car il reste à César, l'homme d'action, encore beaucoup à faire, et le temps presse, et il faut encore et toujours raconter les actions de *l'imperator, princeps, divus, Caius Iulius Cæsar*⁵⁵. Et voilà que César met de l'ordre en Égypte au péril de sa vie et avec les forces des armées romaines ; et voilà que l'Égypte, le grenier de la Méditerranée, fut intégrée tout à fait et pour de bon dans l'Empire romain, et sa reine conquise et soumise dans le lit de l'empereur.

Les portraits des adversaires, Pompée et César, que je viens de brosser sont ceux qui surgissent du texte

54. *Commentaires de la guerre civile* III.104.1-3.

55. Pompée meurt sans plus dans le récit de César. Mais d'autres ont voulu une scène plus forte, qui a peut-être eu lieu, soit la présentation la tête de Pompée assassiné à un César saisi d'émotion (mais laquelle ?) devant l'objet. Voir Lucain IX.1035 et ss. et Plutarque *Vie de César* 48.2. La scène, trop dramatique pour ne pas être exploitée, est reprise par Corneille. Après avoir décrit la stabilisation de la Rome républicaine (*Horace*), puis celle de la Rome impériale (*Cinna*) et enfin la naissance de la Rome chrétienne (*Polyeucte*), au plus grand des tragédiens français, il restait à décrire la mort de Pompée, ou plutôt, comme toujours dans une pièce du penseur politique Corneille, la scène de leur dernière face à face et de la gestion de la mort de Pompée par César. Voir *Mort de Pompée* III.1.761-792, mais aussi V.5.1801-1812.

des *Commentaires de la guerre civile*. Mais on peut, et on doit, se demander si le texte dit vrai. Et on peut, et on doit, se rappeler qu'après la défaite des forces républicaines, Cicéron écrivit un *Caton*, qui était, sans trop le dire, une critique de César. Et on peut, et on doit, ajouter que César prit la peine alors même qu'il régnait déjà, d'écrire un *Anti-Caton*⁵⁶. Car il avait à affronter non seulement les forces de Pompée, mais encore, je le répète, les mots de ses adversaires, les *optimati*. César savait que la plume, ou le stylet, est puissante comme l'épée, et il tenait à manier les deux pour mieux accomplir son projet. L'homme d'action se servit de l'homme du récit, alors que l'écrivain se servit de l'homme d'action pour créer un récit homérique qui pouvait rivaliser avec celui qui racontait les aventures d'Ulysse⁵⁷.

C'est ici qu'il faut entreprendre un dernier dérapage. On fait semblant que notre époque a innové du fait d'avoir inventé ce que nous, colonisés, appelons, dans la langue du colonisateur, les *fake news*, les fausses nouvelles, ou les feintes nouvelles. Colonisés

56. Voir Suétone I.56.5-6 et Plutarque *Vie de César* 3.4 et 54.5-6. On devine l'importance du face-à-face originel par le face-à-face que produisit Salluste (voir *Conjuraison de Catilina* 53-54.) Et le débat, et sa dimension littéraire, continue jusque dans l'essai de Montaigne sur Caton. Voir *Essais* I.37 « Du jeune Caton ». On peut ajouter que cette lutte littéraire autour du personnage de Caton serait reprise par Marc-Antoine, l'ancien césarien devenu anti-octavien, qui faisait la louange de l'adversaire de son *imperator*, parce qu'il affrontait celui qui reprenait le pouvoir de son *imperator*. Aussi Octave/Auguste écrivit, ou plutôt fit écrire, un nouvel *Anti-Caton*.

57. Voir *Odyssée* IX à XII.

sans l'avouer, nous faisons semblant que seule l'expression américaine ferait l'affaire pour dire quelque chose d'inédit et de catastrophique sur le plan historique. Or le mot français pour dire le phénomène, *contrevérité*⁵⁸, existe depuis longtemps et bien avant le Satan Internet, parce que la chose existe depuis plus longtemps encore. Bien mieux, les contrevérités sont le sort des humains parce qu'ils vivent en communauté et que le pouvoir politique est une donnée de la vie et que la vérité est un bien essentiel. Les contrevérités des uns sont les vérités dogmatiques des autres. Ce que l'un appelle le populisme est de la démocratie en action pour l'autre, et vice versa.

Aussi il ne suffit pas de lire le même journal que tout le monde et de répéter ce qu'on y a lu pour être un homme sagace. Il ne suffit pas d'écouter le téléjournal de la chaîne⁵⁹ d'État et de répéter ce qu'on y a entendu à ceux qui l'ont écouté aussi, ou de répéter les vox pop que sont devenus la plupart des reportages. Il faut faire plus. Quoi au juste ? Lire et écouter avec un peu de discernement et avec au moins un peu d'esprit critique, et surtout quand il s'agit de journalistes qui disent ce qu'on veut entendre et qui sont répétés par tous ceux avec qui on parle de tout et de rien. Mais je prêche sans doute sans effet. Je fais mieux de revenir à César.

Le temps presse encore et toujours, et il est temps de résumer et de parler de l'intemporalité de *Caius Iulius*

58 . Voir par exemple, <https://www.le-tresor-de-la-langue.fr//definition/contreverite>.

59. Ou chaîne selon l'orthographe nouvelle.

Cæsar. Ou de son *intempestivité* ⁶⁰. Un homme intempestif est quelqu'un qui ressent et agit et pense à contretemps. Ou plutôt il fait tout cela bel et bien en conformité avec le temps, mais par-delà l'opinion des siens, de ceux qui croient mener le temps parce qu'ils occupent les positions de pouvoir qu'ils ne méritent pas. Voilà pourquoi César luttait contre les aristocrates de sa classe, qui se prétendaient républicains en vérité et qui l'accusaient de populisme. Voilà pourquoi il a été tenté, plus ou moins tôt ⁶¹, par l'autocratie et qu'à la fin, il a été assassiné. C'est un conflit qui s'est répété bien souvent dans l'histoire de l'humanité ⁶². Mais ces gens,

60. Il y a au moins deux sortes d'intempestifs : l'homme d'action et l'homme de réflexion. Sur le second, voir les *Considérations intempestives* de Nietzsche. – Je cède à la tentation de répéter ici une anecdote du grand Andrea Camilleri. Il raconte comment deux intellectuels de ses amis ont illustré cette question. Le premier, comme tant d'entre nous, assénait ses vis-à-vis avec une série de déclarations qui commençaient toutes par l'expression « *Io penso che* », soit « Moi, je pense que ». Après quelque temps, son second ami a réussi à insérer une question dans la série : « Je peux te dire quelque chose qui me vient comme ça à l'improviste ? — Certes, vasy, mon cher. — Je suis persuadé que tu ferais mieux de réfléchir cinq à dix minutes avant de nous dire ce que toi, tu penses. »

61. Si l'on en croit Sylla et Cicéron, de bons juges, César visait le pouvoir total, dès la jeunesse (voir Plutarque, *Vie de César* 4.4-9, 5.8-6.6 et 28.1-6) ; si l'on en croit son propre témoignage, il y a été acculé par les menées de ses adversaires, leur bêtise et les urgences de l'époque (voir, par exemple, *Commentaires de la guerre civile* III.90.1-3). Shakespeare propose un portrait ambigu, qui intègre les deux possibilités, avec comme conclusion que l'esprit de César (voir *Julius César* IV.3.2304 et ss) a eu raison à la fin.

62. Encore une fois, l'histoire grecque peut servir de caution de cette suggestion, du moins quand on examine du sort que les Grecs et les Athéniens ont réservé à Thémistocle. Voir Hérodote VII.143-144,

assassins et assassinés romains, ne vivaient pas dans une *victimocratie*. Cette innovation politique devait attendre notre époque pour voir le jour. Quand je lis les hauts faits de César, et son assurance et son dédain devant les pleurnichards plus ou moins professionnels qui l'entouraient, je me demande ce qu'il aurait pensé de notre époque et de la grande puissance de ceux qui s'accoutrent avec les loques de souffrants ou se font leurs avocats revendicateurs, soit ceux que j'appelle les *pleurintimideurs*⁶³. Je m'imagine qu'il en aurait pensé encore moins de bien que moi. Mais je ne peux pas en dire plus, car il est temps de conclure.

*

Le nom des fous est écrit partout, ai-je dit au commencement en citant un proverbe, mais le nom des fins est écrit sans fin, ajoute le proverbe au complet. Et qu'en est-il de César ? Était-il fou ou fin ? Je ne déciderai pas pour vous, même si j'ai comme tout le monde une hypothèse. Et puis je me dis que cette sagesse populaire ne dit pas une première vérité : fins ou fous, les grands de ce monde, de notre monde et des mondes qui sont venus avant notre monde et qui ont fondé notre monde,

entre autres, Thucydide, *Guerre du Péloponnèse* I.14.3, 74.1, 89.3-93, puis 135.2-138.6, et Plutarque, *Vie de Thémistocle* 22.

63. C'est ma traduction du mot américain *crybullies*, néologisme nécessaire à notre époque, soit "Someone who uses the perceived righteousness of a social justice cause as a pretext to abuse others, and then plays the victim when confronted about that abuse."

n'ont-ils pas comme premier effet de nous faire parler d'eux? Or il ne faut pas qu'on en reste là, à jouer les commères: comme j'ai tenté de le faire, il faut se demander s'ils sont fous ou fins; et surtout dans le cas de certains d'entre eux, il faut se demander ce qu'ils ont fait pour qu'on parle d'eux, et tenter d'évaluer leurs œuvres. Non pas pour pouvoir répéter avec nos frères dans l'opinion de gauche, de droite ou d'extrême centre, mais pour voir, dis-je, voir, de nos propres yeux voir ce qu'on appelle voir, et donc deviner ce qui en est ⁶⁴. L'avantage sera que nous les verrons pour de vrai, et par rétroaction que nous nous verrons pour de vrai. Ce sera un exercice intellectuel qui sera utile et plaisant; ce sera sans doute un exercice intellectuel qui nous séparera de ceux qui nous entourent, eux qui tiennent à ce que nous restions dans le groupe en train de penser comme il faut, et surtout eux qui pensent peu et n'aiment que ceux qui pensent aussi peu; ce sera un exercice intellectuel vieux comme le monde et aussi nouveau que l'aube nouvelle qui est née ce matin et celle qui naîtra ⁶⁵ demain. C'est

64. Voir Molière, *Tartuffe* V.3.1675-1676. Est-il nécessaire de signaler que le cas d'Orgon est intéressant parce qu'il refusait de croire ce qu'on lui disait avant d'assister à la scène de viol de son épouse? Ou d'ajouter qu'il dit ces mots à sa mère, laquelle, à son tour, refuse d'entendre le témoignage de son fils? Ou, enfin, de noter que sur le plan épistémologique, les mots d'Orgon, une fois détrompés, sont inexacts ou analogiques, puisqu'il n'a rien vu (il était sous la table et *aveuglé* une nappe), mais qu'il sait, et donc a vu, parce qu'il a raisonné à partir de ce que ses oreilles ont témoigné. Son cas est l'exact contraire de la situation de Thomas dans l'évangile de saint Jean. Voir *Jean* 20.24-29.

65. Ou naîtra selon l'orthographe nouvelle.

page 36

la grâce que je vous souhaite. C'est la grâce que je nous
souhaite.

